

La semaine sainte

« Ecce homo : qui veut connaître l'homme doit savoir en reconnaître le sens, l'origine et l'accomplissement dans le Christ, Dieu qui s'abaisse par amour « jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix » (Ph2,8). » (Jean Paul II, « Le Rosaire de la Vierge Marie », 22). Textes de saint Josémaria sur la semaine sainte.

13 avril

Dans la tragédie de la Passion notre propre vie se consomme, ainsi que

l'histoire de l'humanité tout entière. La Semaine Sainte ne peut se réduire à un simple souvenir, puisqu'elle est la considération du mystère de Jésus-Christ se prolongeant dans nos âmes ; le chrétien est obligé d'être alter Christus, un autre Christ, le Christ Lui-même. Par le baptême, nous avons tous été institués prêtres de notre propre existence pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ, et pour réaliser chacune de nos actions dans un esprit d'obéissance à la volonté de Dieu, perpétuant ainsi la mission de Dieu fait Homme.

Par contraste, cette réalité nous amène à nous arrêter sur nos misères, sur nos erreurs personnelles. Cette considération ne doit pas nous décourager, ni nous amener à l'attitude sceptique de celui qui a renoncé aux grands enthousiasmes. Car le Seigneur nous veut tels que nous sommes,

participant à sa vie, luttant pour être saints. La sainteté : combien de fois prononçons-nous ce mot comme s'il sonnait creux. Pour beaucoup, c'est même un idéal inaccessible, un lieu commun de l'ascétique, et non une fin concrète, une réalité vivante. Ce n'était pas la conception des premiers chrétiens qui se qualifiaient, avec beaucoup de naturel et très fréquemment, mutuellement de saints : « tous les saints vous saluent, saluez chacun des saints dans le Christ Jésus ».

Maintenant, placés comme nous le sommes devant cet instant du Calvaire, alors que Jésus est déjà mort et que la gloire de son triomphe ne s'est pas encore manifestée, nous avons une bonne occasion d'examiner nos désirs de vie chrétienne, de sainteté, pour réagir par un acte de foi à nos faiblesses et, confiants dans le pouvoir de Dieu, prendre la résolution d'introduire

l'amour dans les affaires de notre journée. L'expérience du péche doit nous conduire à la douleur, à une décision plus mûre et plus profonde d'être fidèles, de nous identifier véritablement au Christ, de persévérer coûte que coûte dans cette mission sacerdotale qu'Il a confiée à tous ses disciples sans exception et qui nous pousse à être sel et lumière du monde.

Quand le Christ passe, 96

A ne pas oublier : il faut qu'il y ait dans toutes les activités humaines, des hommes et des femmes qui, dans leur vie et dans leurs oeuvres, portent la Croix du Christ, dressée haute, visible, réparatrice ; symbole de la paix, de la joie ; symbole de la Rédemption, de l'unité du genre humain, et de l'amour dont Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit, la Trinité Bienheureuse a aimé et aime toujours l'humanité !

Penser à la mort du Christ se traduit par une invitation à nous situer avec une sincérité absolue devant notre devoir quotidien, à prendre au sérieux la foi que nous professons. La Semaine Sainte ne peut donc pas être une parenthèse sacrée dans le contexte d'une vie mue exclusivement par des intérêts humains ; elle doit être une occasion de pénétrer dans la profondeur de l'amour de Dieu, pour pouvoir ainsi, par notre parole et par nos œuvres, le montrer aux hommes.

Mais le Seigneur fixe des conditions. Il est une de ses déclarations, que saint Luc nous rapporte, dont on ne peut faire abstraction : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Ce sont là de dures paroles. Certes ni le

verbe haïr ni le verbe détester n'expriment bien la pensée originelle de Jésus. Mais, de toute manière, ces paroles du Seigneur ont été fortes, puisqu'elles ne se réduisent pas non plus à un aimer moins, comme on les interprète parfois d'une manière édulcorée, pour adoucir la phrase. Cette expression tranchante est terrible, non parce qu'elle implique une attitude négative ou impitoyable, étant donné que le Jésus qui parle maintenant est le même qui ordonne d'aimer les autres comme sa propre âme, et qui donne sa vie pour les hommes : cette locution indique simplement que devant Dieu il n'y a pas de demi-mesures. On pourrait traduire les paroles du Christ par aimer plus, aimer mieux, ou par ne pas aimer d'un amour égoïste ni d'un amour à courte vue : nous devons aimer de l'amour de Dieu.

Voilà ce dont il s'agit. Fixons notre attention sur la dernière des

exigences de Jésus : et animam suam. La vie, l'âme même, voilà ce que demande le Seigneur. Si nous sommes présomptueux, si nous ne nous soucions que de notre confort personnel, si nous centrons l'existence des autres et jusqu'à celle du monde sur nous-mêmes, nous n'avons pas le droit de nous appeler chrétiens, de nous considérer comme des disciples du Christ. Il faut se donner en œuvres et en vérité, et pas seulement en paroles. L'amour de Dieu nous invite à porter haut la Croix, à sentir aussi sur nous le poids de l'humanité entière et à accomplir, dans les circonstances propres à l'état et au travail de chacun, les desseins, clairs et aimants à la fois, de la volonté du Père. Dans le passage que nous commentons, Jésus continue : Quiconque ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut être mon disciple.

Acceptons sans peur la volonté de Dieu, prenons sans hésitation la résolution d'édifier toute notre vie en accord avec ce que notre foi nous enseigne et exige de nous. Soyons sûrs que nous y trouverons la lutte, la souffrance et la douleur, mais que, si nous possédons véritablement la foi, nous ne nous trouverons jamais malheureux. Même dans la peine, même dans les calomnies, nous serons heureux, d'un bonheur qui nous poussera à aimer les autres, pour les faire participer à notre joie surnaturelle.

Quand le Christ passe, 97
